

Cécile Guivarch

Sans *Abuelo* Petite

Couverture
Jérôme Pergolesi

Préface
Luce Guilbaud

Collection Pleine Lune

Petite fille aux questions.

Cécile Guivarch, « *la petite fille aux questions* », sonde encore une fois la mémoire familiale. Entre les questions sur sa langue, ses langues, la française et l'espagnole, la paternelle et la maternelle, elle évoque un secret de famille, un grand-père inconnu puisque le grand-père qu'elle a toujours connu n'est pas son grand-père. Le vrai c'était un autre, exilé, qui n'est jamais revenu. Elle pleure cet absent-là et s'adresse à lui pour lui redonner chair. Elle pose les questions à travers les époques troublées de la guerre, de la faim, de la pauvreté, des choix politiques de ceux qui gouvernent et manipulent les peuples.

Elle écrit l'énigme de ces temps retrouvés dans cette histoire passée qui lui arrive par les révélations de sa mère. Elle écrit l'invention du souvenir en poèmes courts et denses pour l'*abuelo*, entrecoupés de souvenirs d'enfance en petites proses simples et familières.

Conversation émue que ces poèmes pour le grand père inconnu – « *Tu me coules dans le corps avant même ma naissance* ». Elle imagine la détresse, le malheur de celui qui a dû partir car « *il fallait vivre caché dans la langue* ». Et la détresse des femmes qui attendent, longtemps, toujours et qui feront de la vie avec ces absences car il y a les enfants.

« *Pardonne-moi je ne peux pas revenir, jamais* » terrible cri d'impuissance !

C'est à travers la langue, les langues partagées que Cécile pose la question des différences, des difficultés à se situer dans un lieu, une origine. Cette mémoire parcourue d'exils, de frontières, d'accents, à l'intérieur d'une même langue s'exprime par les vibrations d'une sensibilité toujours à vif. Le passé dépouillé, déshabillé confirme et enrichit le présent de celle qui parle.

Ils sont partis, ont fui, ont fait « *courir leurs racines d'une terre à l'autre* » et sur le lieu d'arrivée « *Nous prenons racine, nous sommes des graines. Nous sommes des fleurs* ». Parce qu'elle a entendu « *la terreur des mères* » Cécile fait revivre les absents, pleine de tendresse pour ces vies labourées par l'Histoire. Elle témoigne avec des mots simples comme une visionnaire capable de redonner des battements de cœur à ceux qui n'en ont plus. Comment ne pas être sensible à ces mots à notre époque pleine de migrations, de réfugiés, de terribles exils ? Pour Cécile Guivarch, « *Nous avons tout à réparer* »... Elle écrit surtout l'espoir et la continuité de la vie sur ces chemins de déroute.

Luce Guilbaud, 2017

*Allongée sur l'herbe
mais c'est pas ma terre
aux fourmis qui sans relâche
mais c'est pas ma peau
aux fourmis en colonies
guêpes bombardiers
et oiseaux intarissables.*

Perrine Le Querrec, *La Patagonie*

« *Le poète ne chante juste que dans son arbre généalogique* »
Jean Cocteau

*Tu viens de l'abandon
et de la distance*

à l'ombre de ton pays

tu reviens parfois

Tu es parti avec la malle faite à la hâte.
Ne la quitte pas, la main dans la tienne glisse déjà.

Les lunettes tombent sur ton nez. Où est ton chapeau ?
Tu laisses pendre ta veste. La sueur coule sous les bras.
Le soleil dégouline et trouble tes yeux de rivières.
Tu n'y vois rien de ce pays.

Tu es encore chez toi. Tu ne le sais pas.

Adonde fuiste abuelo

*nous t'attendons
de pierre et de terre*

pero ya sabemos nunca volverás

Regarde tes pieds, que faire d'eux ?
Avancer reculer.
Rester immobile.

On te dit d'avancer.
Alors tu fais un petit saut de côté.
Que fais-tu là, sur un sol étranger ?

Tu penses à elle. Ses yeux verts.

*Le corps se courbe
sous le poids de la valise*

*quelque chose d'aussi lourd
le cœur au fond*

La tête commence à tourner.
Les idées. Les papiers. Les crayons.
Les heures d'écriture. Le moulin.

La rivière a emporté les lettres.
Elles ont nagé en suivant ton bateau.
Tu as fui sans vraiment fuir.
Les chevaux ont galopé devant
derrière personne ne les voyait.

Les vagues ont tout pris.

*Aquí se queda lo increíble
adonde estas pequeño
te chercher dans le ciel
dans un tas de feuilles
sur la mer*

no te veo nunca

Les yeux au loin, le soleil.
À quoi penses-tu dans ton pays là-bas ?

Les oiseaux, à travers le monde,
ont volé vite, tu ne les as pas retrouvés.
Tu es entouré de vagues
brisées contre les rochers.

Tes rêves font du bruit en s'écrasant.

J'ai neuf ans. Dix peut-être. Devant le petit-déjeuner. Tartines-pain-beurre-confiture. Fraise et moi petite. C'est dimanche ou mercredi. Ma mère parle. Elle raconte les histoires de son enfance. Ou celles de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère aussi. Elle dit. Elle transmet. Mémoire de l'une à l'autre. Des unes aux autres. J'écoute. N'en perds pas une miette de petite fille. Ni de mes tartines ni de la mémoire renouée. J'écoute les vies d'autrefois. Enfance pain-maïs-sans-beurre-ni-confiture. Enfance de petits riens. Poupées en épis. Colliers de fleurs. Courses d'escargots ou de libellules. Les mouches auxquelles on enlève les ailes. Les veillées tard bien tard dans le soir à écouter les histoires. Ma mère parle de ces jours d'avant. Je l'imagine dans sa blouse de petite fille. Sabots aux pieds. Sabots de rien du tout. Avec sa tête de maintenant mais en plus petite. Je ne lui vois pas une autre tête que la sienne. Ma maman est *maman* depuis toujours. Elle me dit avoir été petite. Mais c'est moi qui le suis.

*Tu as quelque chose des oiseaux
mais ton chant n'est pas le même*

*tu apparais parfois dans l'arbre
laissé au pays*

en t'effaçant

Ton pays galicien,
tu n'en connais plus les détails.
Ta maison cubaine n'a pas de meubles,
les murs sont à repeindre.

Dans la rue, de vieilles voitures.
Hommes et femmes au rythme de la salsa.
Mains et ventres vides.

Depuis ton arrivée, c'est la même époque.

Ma mère parle. Dans ma tête je voyage avec ses paroles. Ma mère ne prononce pas tous les mots comme les autres mamans. Elle ne dit pas autoroute mais *aotoroute*. Elle me dit de mettre ma *conlotte* et mes *guédasses*. J'aime bien son accent. Il chante. Je suis super fière d'avoir une maman espagnole. Ils l'appellent comme ça les copains de l'école « l'espagnole ». Cela les intrigue, change d'une mère normande. Cela fait très exotique. Ils me demandent sans cesse de leur parler en espagnol. Je parle une langue étrangère. Deux langues qui se mélangent l'une dans l'autre. Mon espagnol est aussi galicien. Pour moi c'est presque pareil. Je parle notre langue.

*Les couleurs de mon pays
sont vives*

les tiennes s'effacent

sans t'estomper tout à fait

Tel un oiseau auquel on a coupé les ailes,
tu ne sais pas comment mettre les bras.
Si tu dois les plier ou les cacher derrière le dos.
Alors tu poses les mains sur la table, tu écris.
Des centaines de lettres.
Tu lui dis que tu l'aimes que tu ne l'as pas oubliée.
Tu lui dis que tu veux revenir mais tu ne le peux pas.
Tu demandes des nouvelles de la niña,
tu sais qu'elle a grandi.
Tu demandes des nouvelles de la niña.

Dans ton pays là-bas où la niña ne parle pas de toi.

Quand ma mère parle galicien nous nous cachons. Mon frère ma sœur et moi la petite. Quand elle râle en français on a l'habitude. On pouffe de rire dans son dos. Mais si elle dit des gros mots dans sa langue il ne vaut mieux pas rigoler. Elle dit des choses comme *me cago en diola* ou *coño* ou *carallo*. Les gros mots sont interdits en France. Pas en Galice. Nous ne parlons pas espagnol ni galicien à la maison car mon frère, petit, a passé trois mois chez ma grand-mère. Au retour il ne parlait plus français. La maîtresse a dit : « *En France, tu parles français* ». Ainsi, on n'a plus parlé ni espagnol ni galicien chez nous. En France, on parle français. Passée la frontière on parle espagnol à moitié galicien.

*Recuerdo tus ojos, lo verde que tenían.
Recuerdo la blancura de tu pecho.
Cuando venga la noche quiero acostarme a tu lado.
Sentir tu cuerpo no me dejara dormir.*

*Perdóname, no puedo volver, nunca.
No puedo volver y lloro.*

*¿ Como está la niña ? ¿ Creció mucho ?
Dile cuanto la quiero y cuanto te quiero.*

Tu es un oiseau sur une île.
Les vagues s'écrasent sur les rochers.
Au loin, tout s'est éloigné.
Ton île est-elle un ciel bleu
ou juste plus de pierres
un peu plus de murs ?

Sans nulle part d'où venir.

Je ne sais pas vraiment bien rouler les R. Je mets les accents aux mauvais endroits. Je confonds des mots *gallegos* avec des *castellanos*. Je ne sais ni conjuguer ni les règles de grammaire. Les français pensent que l'espagnol c'est facile. Il suffit de mettre des *O* et des *A* à la fin des mots. On ne dit ni *pantalono* ni *chemisa* ni *maisona* ni *fourchetta* ni *saluto* ni *filla*. Des mots se ressemblent comme *piscina*, *libro*, *lectura*, *playa*. Des mots n'ont rien à voir comme *bocadillo*, *abuela*, *gallina*, *cerdo*. Par contre on dit dormir *sofa* *papa* mais pour maman c'est *mama*. Ces mots m'ont bercée bien avant ma naissance. Ma mère a sa langue maternelle mais elle ne la parle pas tous les jours. Après vingt ans elle ne rêve plus dans sa langue. Elle rêve français. Son français est chantant. Ses prononciations imparfaites. Ma langue n'est pas celle de ma mère. Ma langue n'est pas maternelle. Ma langue est paternelle.

Les uns partis d'ici pour quel pays

un morceau de liberté

une part de rêves

Vous ne pouviez parler qu'à demi-mots.
Quelle allure ont les mots coupés en deux ?
J'imagine la langue pliée dans la bouche.
Et presque pas de souffle, un souffle à demi.
Les mots n'avaient plus le même sens.
Chacun disait ce qu'il ne pensait pas.
Les mots déformés dans la bouche,
revenaient au silence.
La langue bougeait à moitié.
Les mots se disaient à la hâte.
Les phrases se murmuraient.

Cachées dans la langue. Elle tournait sans faire de bruit.

J'ai plein de cousins. Je n'arrive pas à les compter. Parties d'*escondita* géantes. Cache-cache dans le village. Des tonnes de cachettes. Derrière les charrues. Dans les meules de foin. Dans une vieille étable. Derrière la fontaine. Près des lavoirs. Ma mère dit de me parler *castellano*. Mais eux sans cesse reviennent au galicien. Je les entends se dire entre eux « *hablar castellano* ». J'apprends l'espagnol et le galicien en jouant. Ma mère, les premiers jours, cherche ses mots. Elle ne connaît plus la totalité de sa langue. Elle revient par fragments. Puis elle débite. En galicien. Ou un mélange des deux. Des gens la reconnaissent. Elle met du temps à se souvenir qui ils sont. Elle n'est plus d'ici. Les gens lui demandent comment ça va là-bas.

*Dissimulée dans des bouquets
ta langue chargée de fleurs*

cris terreurs et agonies

où sont passées les larmes

Même les oiseaux se taisaient.
Les uns, les bouches pleines de terre,
disparaissaient dans de grandes fosses.
Les autres ne pouvaient pas rester.
Cheminaient semaine après semaine,
à pas feutrés, cachés dans les fourrés.
Ils partaient, ne franchissaient pas les montagnes
regagnant dans les fosses ceux qui y étaient déjà.

Connais-tu *les grands cimetières sous la lune* ?

La frontière est une ligne invisible. D'un côté la France de l'autre l'Espagne. Et ce n'est plus la même langue. Même les arbres parlent la leur. Un mélange de vent et d'océan dans les branches. Ils se coupent la parole, branches entremêlées. La frontière c'est une montagne qui nous monte sur la langue. Elle se fait lourde et puis légère. Coule dans les rivières se déverse dans l'Atlantique sans faire de vagues. Les odeurs surtout. Eucalyptus, champs de maïs, océan mêlés. Ici ou là-bas chaque sens est en éveil. Mais qu'est-ce qui change vraiment au fond ? Mes cousins parlent galicien. Je leur réponds en français. En espagnol. Une barrière de langue. Nous ne vivons pas sur la même bande de terre. Mais nous sommes de la même lignée.

*Ne plus rien taire
remuer la langue crier*

restera-t-il des fleurs

le vieux rosier arraché

Sous terre,
des gens ricanait,
d'autres, criaient.
Le sang s'écoulait
des uns aux autres.
Certains marchaient sur les morts.
Aucun ne se réveillait.
Tu n'avais pas sommeil.

Au village,
personne n'en savait rien
des fosses bourrées de corps.

Les femmes attendaient les enfants.

Au moment de presque partir : penser en espagnol. Dormir en espagnol. Être en espagnol. Ne plus savoir comment dire ses phrases en français. Les penser dans son autre langue puis les traduire. L'autre langue est la plus ancienne. Elle remue dans les veines depuis longtemps avant la naissance, nourrie par le cordon ombilical. Même étrangère on l'a reconnue sans l'avoir encore parlée. Cette langue portée et qui n'est pas la seule. Cette langue venue des ancêtres. Langue venue d'autres langues. Langues portées en nous depuis combien de temps déjà. Nous les avons toutes en nous mais n'en parlons qu'une seule. Nous nous attachons aux provenances. Nous traçons nos frontières et délimitons nos langues. Nous oublions que nous venons d'un seul et unique endroit où le bruit de l'eau est plus clair que le cœur.

Adonde está mi niño,

no tengo noticia.

No tengo carta.

Adonde está mi niño.

Que cueilleront les femmes s'il ne reste plus personne ?
Les mères ne savaient pas leurs enfants disparus.
Elles continuaient de les chercher les nuits de pleine lune.
Elles attendaient des années après.
Les lettres s'égarèrent, personne ne les écrivait.
Les mères pleuraient avec autant de larmes.
La tienne te savait où, dans un pays où elle n'était pas.
Tu n'es jamais revenu.

Il pleuvait des lettres et l'océan les amenait.

Un mot est coincé dans la gorge. Peut-être oublié ou difficile à prononcer. La *rota*, la *erré* ne veulent pas sortir et sonnent différents. Donnent d'autres mots. Poire au lieu de chienne par exemple. On ne nous corrige pas. Eux ne font pas l'effort dans notre langue. *Je ne comprends pas* qu'ils disent avec leur accent et ça sonne différent. Et mon accent, comment l'entendent-ils ? L'espagnol est langue de mes ancêtres, celle qui nourrit mon sang. Pourtant j'y suis étrangère.

Tu me viens en morceaux

*tes gestes ne sont pas les miens
ils s'arrêtent devant moi*

Caché dans les fourrés,
quelque part à demi enfoui.
Les mains fouillent la terre.
Tu as faim, l'humus plein la langue.
Bouche à même le sol, tel un animal.
Toujours faim. Envie de marcher.
Le sang coule sur le sol.

Tu trébuches et tu n'as plus de semelles.

Partout on pourrait se sentir chez soi mais nous ne le sommes pas. Nous sommes d'ici et d'ailleurs, mais on nous fixe quelque part. Chacun doit venir de quelque part et qu'est-ce que cela veut dire ? D'où je viens, si je suis née dans un village où aucun de mes ancêtres n'est passé ? Est-ce que je viens du pays de ma mère ou est-ce que je viens de celui de mon père ? Est-ce que je viens de là où je vis ? Un pays, une ville, un quartier, une maison bien précise. Chacun demande d'où nous sommes. Chacun cherche des signes, un accent, une peau, des yeux. Ne devrions-nous pas être de partout, d'ici et de là-bas sans rien qui nous distingue ?